

CHAPITRE 6

CONVERSATION AVEC UNE AVEYRONNAISE... À PARIS : LES PARISIENS VUS PAR UNE PROVINCIALE¹

1. Introduction

Lieu de l'enquête : Villejuif (Val-de-Marne, Ile de France). Commune de 47 000 habitants, limitrophe de Paris.

Locutrice interviewée : LV, âgée de 52 ans au moment de l'enquête. Née en 1950 dans une ferme dans la commune de Lacroix-Barrez dans le nord de l'Aveyron qu'elle a quittée à l'âge de 19 ans pour « monter » à Paris. Retraîtée (pour cause d'invalidité), après avoir travaillé comme caissière et serveuse dans un bar-tabac, ensuite comme employée de bureau. Niveau d'étude : Certificat d'Études. Parle occitan. Code PFC : 75xlv1.

Relation entre les locutrices : EQ a connu LV par l'intermédiaire de la Fédération Nationale des Amicales Aveyronnaises à Paris, où LV travaille comme bénévole. EQ lui a été présentée comme une étudiante préparant un mémoire sur les Aveyronnais à Paris. Il s'agit d'un entretien guidé.

Lieu et année de l'enregistrement : Chez LV, à Villejuif, en 2002.

1. Ce chapitre a été rédigé par Elissa Pustka.

2. Aspects culturels et lexicaux

Le sujet abordé dans l'entretien concerne les relations entre les Parisiens et les Provinciaux à Paris, notamment leurs représentations réciproques. La région parisienne forme en effet un « melting pot », dans lequel ce ne sont pas les Parisiens de souche, mais les Parisiens d'adoption qui constituent la majorité de la population. Ce brassage conduit à un « mélange » de langues et de variétés que l'on appelle « koinéisation ». Le français lui-même est basé sur un tel amalgame de dialectes romans au Moyen-Âge, et on peut considérer encore aujourd'hui le creuset parisien comme le moteur de la langue française.

L'enquêtrice est une représentante assez typique d'un des groupes de Provinciaux les plus importants, les « Auvergnats » de Paris. Sous cette appellation, les Parisiens regroupent les personnes originaires de l'Aveyron, du Cantal, de la Lozère, du Lot, de la Corrèze, de la Haute-Loire et du Puy-de-Dôme. Du fait de leur présence numérique², les Aveyronnais – surtout ceux venant de la région montagneuse de l'Aubrac dans le nord du département, comme notre locutrice – sont considérés par les Parisiens comme Auvergnats de Paris par excellence. On parle même d'une « mafia aveyronnaise », qui se réunit dans leurs amicales de village, leurs groupes folkloriques, son foyer de jeunes travailleurs et même leur propre paroisse. L'« Auvergnat », indissociable du métier de « bougnat », marchand de vin et charbon, constitue un véritable mythe parisien, immortalisé dans « Le Bouclier Arverne » d'Astérix (fameuse collection de bande-dessinée) et la « Chanson pour l'Auvergnat » de Georges Brassens (auteur-compositeur-interprète français mondialement connu). Après la deuxième guerre mondiale, les « Auvergnats » ont cependant abandonné le charbon pour se consacrer entièrement au secteur qu'ils nomment eux-mêmes « la limonade ». Aujourd'hui encore, ils possèdent 60% des cafés de Paris, dont les plus célèbres, la Brasserie Lipp et le Café de Flore.

La locutrice nous donne son opinion sur les Parisiens et raconte ce que les Parisiens pensent, à son avis, des Provinciaux. Elle appelle le *titi parisien*³ (l. 58) un *égoïste* (l. 5) qui vit au rythme *métro, boulot, dodo* (l. 2) et admet ouvertement qu'il existe des conflits entre les deux groupes de population

2. On estime le nombre des originaires de l'Aveyron en région parisienne à 320 000, contre seulement 260 000 dans l'Aveyron même.

3. Le *titi parisien* est le stéréotype du gamin de Paris dans la littérature du XIX^e siècle. Le terme est utilisé par la locutrice pour désigner le Parisien des couches sociales populaires.

dans la capitale : *le vrai Parisien n'aime pas tellement le Provincial* (l. 35-36) et – plus particulièrement – il se moque de son accent (l. 41-52). Elle dit d'elle-même être restée Aveyronnaise (l. 8) et avoir gardé ses habitudes, par exemple celle de préparer de la soupe le soir au lieu de manger des plats cuisinés (l. 20-34) – même si elle considère avoir un esprit plus ouvert que les Aveyronnais restés en Aveyron (l. 18-20).

L'extrait se caractérise par toute une gamme de mots qui sont propres au français parlé. Il s'agit tout d'abord du pronom *ça* (l. 40, 44), qui est constamment employé, notamment dans la construction *comme ça* (l. 22, 31, 34, 73), et non « cela », réservé à l'écrit. De plus, la locutrice utilise l'expression *des fois* (l. 42), qui correspond à « parfois » à l'écrit dans un registre plus soutenu, ainsi que *ouais* pour « oui » (l. 52, 58, etc.). On retrouve en outre des expressions du français familier comme *boulot* pour « travail » (l. 2) et *sans plus* pour « pas plus » (l. 69). On notera enfin la locution *métro, boulot, dodo* (l. 2), symbolisant la vie monotone du travailleur urbain (« dodo » est la reduplication enfantine de la première syllabe de « dormir »).

3. Aspects syntaxiques et discursifs

L'extrait présenté contient une multitude de traits qui sont typiques du discours parlé (cf. I.4.). Tout d'abord, le fait que le discours est construit en temps réel lui donne un caractère provisoire et fragmentaire. Les hésitations s'expriment par *euh* (l. 4, 5, 6, etc.), des allongements de voyelles (p. ex. *peu*, l. 1, *très*, l. 2, *pas*, l. 6, etc.) ou bien l'introduction de « petits mots » de l'oral comme *mettons* (l. 47). Les répétitions interviennent également dans le travail de formulation du discours : *moi je, je vis un peu, je vis un peu comme là bas* (l. 16), *il vit, il vit à Paris* (l. 34-35), *il aime, il aime dire* (l. 35), *l'accent vraiment un petit peu, un petit peu moqueur* (l. 50), *ils m'ail, ils m'aimaient, ils m'aimaient pas trop* (l. 51), etc.

Le travail de construction des énoncés en temps réel donne également lieu à des reformulations : *nous les Provinl, le, les gens de la province* (l. 3), *moi je suis, moi je reste* (l. 8), *je mange varié, je fais une, une alimentation variée* (l. 22-23), *j'étais quand même de, j'arrivais de ma province* (l. 53), etc. Celles-ci peuvent être accompagnées d'un marqueur discursif tel que *bon ben* (l. 1), *bon* (l. 63) ou *enfin* (*Les, les Parisiens n'aiment pas déjà les Provinciaux, enfin, à l'époque, ils n'aimaient pas*, l. 39-40). Dans d'autres cas, l'énoncé reste inachevé : *il est pas très* (l. 5), *c'est un peu difficile à* (l. 2-3), *on est peut-être plus*

aussi euh (l. 4), *C'est pas euh, enfin*. (l. 6), *ça s'est un petit peu* (l. 40), *Ça faisait euh*. (l. 45), etc. Dans d'autres cas encore, on trouve même des ruptures dans la syntaxe de l'énoncé : *il est pas très euh* (l. 2), *Il a pas le même état d'esprit* (l. 5-6), *Moi je leur dis euh, mettons on me demandait* (l. 47-48), *ils, eux, eux, le Parisien, lui c'est la mer hein qu'il recherche* (l. 63-64), etc.

Les « petits mots » de l'oral, ou « marqueurs discursifs » qui organisent le discours (cf. I.4), utilisés pour indiquer les débuts et les fins d'énoncés, se retrouvent dans l'extrait : *bon* (l. 26, 41, 66, etc.) et *ben* (l. 10, 16, 39, etc.) pour marquer l'ouverture ainsi que *quoi* (l. 2, 50) et *hein* (l. 5, 6, 8, etc.) – par ailleurs assez fréquent avec 14 occurrences – pour marquer la clôture. On notera que nous avons conventionnellement transcrit par *hein* des occurrences qu'on aurait pu aussi bien transcrire par « eh » ou « hé ». *Enfin*, pour sa part, se trouve aussi bien en position initiale (l. 2, 49) et en position médiane (l. 39) – où il annonce des reformulations (l. 33-34) – qu'en position finale (l. 6, 36, 52).

La langue parlée est généralement considérée comme plus expressive que la langue écrite. Cette tendance est confirmée dans l'extrait par l'utilisation de l'onomatopée *pff* (l.1, 2) et de l'interjection *oh* (l. 39).

La syntaxe de cet extrait est caractéristique du français parlé (cf. I.4.). La locutrice utilise la négation simple sans la particule *ne* (l. 2, 5, 11, etc.), notamment dans les séquences préformées *je sais pas* (l. 61) et *c'est pas* (l. 6, 28, 64) ; la seule exception se trouve également dans une construction figée (contenant par ailleurs une inversion, procédé typique du langage écrit) : *ne serait-ce que* (l. 20). En outre, elle fait usage du pronom *on* pour *nous* (l. 3, 4). Le pronom personnel « je » n'apparaît pas seul, mais est renforcé à gauche par « moi » : *moi je* (l. 8, 16, 21, etc.) . De plus, la forme verbale *faud* est démunie du pronom sujet (l. 19). Le discours se caractérise par la parataxe : les propositions sont tout simplement juxtaposées et non liées par des subordonnants, par exemple *je suis venue à Paris euh, euh, j'avais dix-neuf ans déjà* (l. 10) au lieu de « **quand** j'avais dix-neuf ans ». Le subordonnant *que* manque particulièrement dans le discours indirect, par exemple *quand on leur dit on est* (l. 62) au lieu de « quand on leur dit **qu'**on est ».

Typiques également de l'oral sont les nombreuses dislocations à gauche : *le vrai Parisien, c'est un peu quand même un peu métro, boulot, dodo quoi* (l. 1-2), *nous les Provin', le, les gens de la province, on vit peut-être un peu différemment* (l. 3-4), *le vrai Parisien, lui, euh, il vit, il vit à Paris* (l. 34-35), *le*

Parisien, lui c'est la mer hein qu'il recherche (l. 64), *Lui, ce qu'il veut partir, c'est la Méditerranée* (l. 65), etc. (utilisation du pronom relatif *ce que* au lieu de *où* dans le dernier exemple).

4. Aspects phonétiques et phonologiques

On peut s'attendre à ce que notre locutrice possède un accent du Midi assez parisianisé après presque 30 ans en région parisienne et c'est en effet ce qui dégage de cet extrait.

L'inventaire consonantique du français du Midi ne se distingue guère de celui du français de référence (FR) (cf. III.1.). Il est certes bien connu que /R/ est traditionnellement prononcé dans une bonne partie du Sud de la France, notamment dans l'Aveyron, comme une vibrante apicale battue [r] ou roulée [r̥] ; la majorité de la population actuelle tend cependant à réaliser une fricative uvulaire [ʁ]. Celle-ci n'est pas seulement dévoisée en contexte post-consonantique (comme en français parisien), mais aussi en finale (cf. III.1. et III.5.). C'est également la prononciation de notre locutrice, qui produit *soir* [swaχ] (l. 27), *voir* [vwaχ] (l. 69) et *mer* [mɛχ] (l. 73).

Les français non méridionaux tendent à la chute du /R/ et du /l/ en position postconsonantique finale, par exemple « quatre » [kat], « table » [tab]. Ce phénomène est moins fréquent dans le Sud de la France, où le schwa final est prononcé, par exemple « quatre » [katχə], « table » [tablə], ce qui protège la liquide de l'effacement. Si l'on rencontre la chute dans le Sud, elle concerne avant tout les expressions *peut-être* (l. 10, 17, 40 ; mais aussi avec /R/ : l. 3, 4) et « par exemple ». De plus, notre locutrice élide la liquide dans *comprend(re)* (l. 43) et *simp(les)* (l. 56 ; juste avant, le mot *simples* est cependant prononcé avec /l/). Dans *centre* (l. 63) et *autre* (l. 73), en revanche, elle la prononce.

Contrairement au système consonantique, le système vocalique du français du Midi possède beaucoup de particularités par rapport au FR. Tout d'abord, l'opposition entre /a/ et /ɑ/ n'existe pas en Aveyron, comme dans la plupart des régions françaises (cf. II.1. et III.1.) ; le maintien de l'opposition, en revanche, y est considéré comme un parisianisme. Notre locutrice ne fait pas la différence entre ces deux sons, même pas dans la lecture à haute voix de la paire minimale « patte vs. « pâte » au sein de l'enquête PFC (cf. I.1. et I.3.). De même, alors que les voyelles mi-ouvertes et mi-fermées s'opposent dans certains environnements en français parisien, ce sont, en français du Midi,

des allophones en distribution complémentaire (loi de position ; cf. II.1. et III.1.). Notre locutrice possède un système mixte. En finale de mot, elle réalise toujours [e], comme les Aveyronnais qui n'ont jamais quitté leur département : *c'est* (l. 1, 2, 28, etc.), *vrai* (l. 1, 34, 35, etc.), *très* (l. 2, 5, 21, etc.), *mais* (l. 20, 32, 41, etc.), *poulet* (l. 26) ainsi que les désinences de l'imparfait *-ais* (*j'avais*, l. 10, *j'étais*, l. 46, etc.) et *-ait* (*disait*, l. 42, *faisait*, l. 42, etc.). De même, elle produit, selon la loi de position, un [œ] dans *serveuse* (l. 46) et [ɔ] dans *choses* (l. 18). On note cependant que sa prononciation du mot *chose* est variable : aux lignes 22, 31, 33 et 74, elle prononce un [o]. Le mot *dépose* (l. 70) est également réalisé avec la voyelle mi-fermée [o].

En français du Midi, les voyelles nasalisées sont généralement prononcées comme des suites d'une voyelle orale, puis d'une voyelle légèrement nasalisée devant un appendice consonantique (cf. III.1.). Chez notre locutrice, on ne trouve presque plus de traces de ce trait : en finale, elle réalise toujours des voyelles nasalisées ; seulement en contexte préconsonantique entend-on un léger appendice (*ans*, l. 10, *quand*, l. 19), qui pourtant pourrait être également un phénomène de coarticulation attesté chez les locuteurs septentrionaux. On notera néanmoins que la voyelle dans des mots comme *ans* et *quand* est antérieure [ã] et non postérieure [ɑ̃] comme en FR. Un autre trait qui rapproche notre locutrice de la norme septentrionale est la prononciation de tous les *un* de l'extrait [ɛ̃]. En effet, on sait que, si l'opposition entre /ɛ̃/ et /œ̃/ est inexistante en français parisien, elle est encore assez vivante en français du Midi (où l'on prononce pourtant plutôt [ɛ̃] et [œ̃]).

Au niveau du schwa, notre Aveyronnaise à Paris ne présente que peu de différences par rapport à la prononciation des Aveyronnais en Aveyron en ce qui concerne le contexte initial et médian des polysyllabes. En syllabe initiale, elle ne prononce pas le <e> de *d(e)mi* (l. 72) ; dans *p(e)tit*, surtout dans *un p(e)tit peu* (l. 5, 40, 43, etc.). Même en Aveyron, certains mots très usités comme *petit* peuvent ne pas avoir de schwa comme en FR (cf. aussi III.5.). En syllabe médiane, on note que l'enquêtée élide le schwa dans *él(e)vée* (l. 11) ; les chutes dans *pa(r)c(e) que* (l. 10, 18, 56), *ach(e)ter* (l. 29) et *tell(e)ment* (l. 36) pour leur part sont également très communes en Aveyron. Pour ce qui est des clitiques, en revanche, la prononciation est assez parisienne : *c'est l(e) Parisien* (l. 1), *les gens d(e) la province* (l. 3), *il a pas l(e) même état d'esprit* (l. 5-6), *j(e) fais* (l. 21, 32), *Tu t(e) rends compte* (l. 29), *je fais d(e) la soupe* (l. 33), *on m(e) disait* (l. 42), *il s(e) met en maillot de bain* (l. 71) ; remarquons que les non-réalisations dans le pronom personnel *je*, suivi des verbes *être* (l. 10, 16)

et *croire* (l. 57), sont également assez fréquentes en Aveyron. Une prononciation clairement parisienne par contre est la chute de la première voyelle dans *peut-être* [ptet] (l. 40). Dans le contexte médian et final, il reste néanmoins quelques traces du système d'origine : *maintenant* (l. 40) ; *j'ai quand même gardé* (l. 11), *je mange varié* (l. 22), *des soupes toutes prêtes* (l. 29-30), etc.

Quant à la liaison, notre locutrice la réalise de manière catégorique après les articles (*les [z]habitudes*, l. 16 ; *les [z]alentours*, l. 74 ; *des [z]habitudes*, l. 11 ; *un [n]esprit*, l. 20), les nombres (*dix-neuf [v]ans*, l. 10) et les pronoms personnels clitiques (*on [n]est*, l. 62 ; *on [n]a*, l. 67). Parmi les conjonctions et adverbes monosyllabiques, il faut distinguer entre « quand » et « tout », qui liasonnent toujours (*quand [t]on*, l. 19, 61, 62 ; *tout [t]en ayant*, l. 18) et « pas », qui ne le fait pas (*pas// été*, l. 11). On note par ailleurs que le mot *quand* (l. 39) est prononcé avec un [t] final devant un *euh* d'hésitation (l. 46). Les formes conjuguées du verbe « être » montrent un comportement variable : la liaison est réalisée dans *il est [t]assez* (l. 4) et *on est [t]obligé* (l. 16), mais pas dans *c'est// un peu* (l. 1, 2), *ça s'est// un petit peu* (l. 40) et *Moi je suis// un, je suis// un Parisien* (l. 68). De plus, il n'y a pas de liaison dans *j'avais// un accent* (l. 43) et *jamais// été* (l. 57).

Conversation avec une Aveyronnaise... à Paris

LV : Le Parisien, c'est le Parisien, bon ben, pff, c'est un peu, le vrai Parisien, c'est un peu quand même, un peu métro, boulot, dodo quoi, il est pas très. Enfin bon, pff, c'est un peu difficile à. Alors que nous les Provin/, le, les gens de la province, on vit peut-être un peu différemment. On est peut-être plus aussi euh... Parce que le, le Parisien est a/, il est assez quand même, un petit peu égoïste hein, il est pas très euh... Il a pas le même état d'esprit hein. C'est pas euh, enfin. 5

EQ : Et vous, vous vous sentez plutôt Aveyronnaise ou Parisienne ?

LV : Ah moi je suis, moi je reste quand même Aveyronnaise hein.

EQ : Pourquoi ?

LV : Ben, déjà peut-être parce que je suis venue à Paris euh, euh, j'avais dix-neuf ans déjà. Donc j'ai pas été élevée ici à Paris. J'ai quand même gardé des, des habitudes, des traditions. 10

EQ : Par exemple ?

LV : Ben.

EQ : Les habitudes ? 15

LV : Ben, les habitudes, moi je, je vis un peu, je vis un peu comme là bas hein. Je suis pas, je, je suis pas... Comme on dit, peut-être j'ai encore de la paille dans mes sabots, c'est-à-dire que, tout en ay/, tout en ayant, euh, évolué pour certaines choses, parce qu'on est obligé quand on travaille, faut quand même pas rester euh, il faut quand même avoir un esprit assez ouvert. Mais euh... Ne serait-ce que pour euh, pour euh l'alimentation. Moi je suis restée très, très tradition. Et puis, moi je fais pas du, du steak frites ou du, ou des, des choses comme ça euh, je mange varié, je fais une, une alimentation variée. 20

EQ : Et à Paris, c'est plutôt <**LV :** Ah.> steak frites, moules frites, poulet frites ? <**LV :** Ah oui.> 25

LV : Poulet frites, steak frites. Bon, les gens, moi je vois j'ai des amis qui sont vraiment Parisiens, euh, ils font pas de soupe le soir. Parce que **<EQ :** Qu'est-ce qu'ils mangent ?> c'est pas bien de faire la soupe. On passe du temps à éplucher les légumes. Tu te rends compte, tu passes du temps, tu prends, tu as qu'à acheter de, des soupes toutes prêtes. Oui, ils descendent au magasin, ils vont chercher euh les plats cuisinés, 30 les choses comme ça. **<EQ :** Et vous, vous faites de la soupe tous les soirs ?> Alors que moi je fais de la cuisine. Soupe ? Euh oui, pas tous les soirs, mais vraiment euh, je fais de la soupe comme on fait dans l'Aveyron. Soupe de légumes, euh, des choses comme ça. Donc déjà pour la nourriture. En plus euh, le vrai Parisien, lui, euh, il vit, il vit à Paris, et il aime, il aime dire que il est Parisien. Parce que le vrai Parisien 35 n'aime pas tellement le Provincial hein. Enfin.

EQ : Qu'est/, qu'est-ce que le Parisien pense de, pense de, des Provinciaux ou ? **<LV :** Moi je l'ai.>

LV : Oh ben, on est, euh. Les, les Parisiens n'aiment pas déjà les Provinciaux, enfin, à l'époque, ils n'aimaient pas, peut-être que maintenant, ça s'est un petit peu. Mais ils nous trouvaient euh. Bon, moi je sais que moi j'ai souffert de mon accent hein. 40 Moi euh, il y avait des fois, on me disait euh, on me disait pas, mais on me faisait comprendre que j'avais un accent euh, un petit peu euh, enfin **<EQ :** Vous vous rappelez d'une histoire ou ?> un petit peu pay/, vraiment paysan hein. Ça faisait vraiment paysan. Ça faisait euh. **<EQ :** Vous vous rappelez d'une situation où ça, 45 c'est arrivé ?> Euh, ben, des fois, quand euh, j'étais serveuse, là-bas au Babylone, que on, on se moquait un petit peu de moi, on. Moi je leur di/ euh, mettons on me demandait un café c/, un café crème, moi je voulais répéter : « Un café crème. », bon avec l'accent. On me répétait : « Ah oui, un café crème. ». Enfin ils, avec l'accent vraiment un petit peu, un petit peu moqueur quoi. Ou je leur disais : « Un 50 croissant. », bon, mais ça faisait, euh je sentais bien que ils n'ai/, ils n'aimaient, ils n'aimaient pas trop hein, enfin. Ouais. Ils me faisaient remarquer que j'étais quand même de, j'arrivais de ma province et que...

EQ : Et euh, ce sont tous les Parisiens ou c/, ou c'est uniquement les gens euh très, très bourgeois ? Ou même des gens tout simples ? **<LV :** Oh non.> 55

LV : Non, des gens simples hein. Des gens simples. Non, parce que j/, euh, moi euh, par vraiment des bourgeois, j'ai jamais été euh, jamais été ble/. Non, moi je crois pas, c'est parce que, par des gens, le, le, comme on dit, le t/, le titi parisien hein. Ouais, les, les gens qui ont.

EQ : Et les Parisiens ils connaissent l'Aveyron ? Ils savent où c'est ? Ils le ? 60

LV : Ils le situent ? Je sais pas. Parce que quand on vous dit, **<EQ :** Pour, pour eux, tous les Provinciaux, c'est un peu pareil.> quand on leur dit on est, on se trouve dans le Massif Central euh, le centre de la France, et un petit peu le Sud-Ouest euh, bon, ils, eux, eux, le Parisien, lui c'est la mer hein qu'il recherche, c'est pas vraiment euh l'Aveyron hein. Lui ce qu'il veut partir, c'est la Méditerranée, c'est l'océan atlantique. 65 Bon, et partir à l'étranger. Mais vous leur dites, même à l'heure actuelle hein, moi je, moi, nous dans nos relations d'amis, on a un couple, lui il est vraiment, il est né ici à, à Villejuif, il est Villejuifois, il est, comme il dit : « Moi je suis un, je suis un Parisien. ». 154 Bon, il est venu dans l'Aveyron, il est venu nous voir. Ça lui a plu. Mais euh, sans plus.

Lui il préfère partir à la mer hein. Parce que il arrive à la mer, il dépose sa valise chez 70
lui, il se met en maillot de bain, et... il, il saute da/, il saute dans l'eau. Et il va passer
ses deux, puisqu'il est retraité, ses deux mois et demi, trois mois, avec son maillot
de bain à la main, et il va passer ses trois mois comme ça à la mer. Sans chercher
qu'il y a autre chose à voir euh, euh, dans la ville ou dans les, dans les alentours ou
comme ça, bon. 75